Frédérique Langue, *Hugo Chávez et le Venezuela. Une action politique au pays de Bolívar*. Prologue d'Élisabeth Burgos. Paris, L'Harmattan, 2002, 239 p.

Carmen Bernand

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/152>

DOI: 10.4000/etudesrurales.152

ISSN: 1777-537X

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 January 2003

Electronic reference

Carmen Bernand, « Frédéric Langue, *Hugo Chávez et le Venezuela. Une action politique au pays de Bolívar*. Prologue d'Élisabeth Burgos. Paris, L'Harmattan, 2002, 239 p. », *Études rurales* [Online], 165-166 | 2003, Online since 27 June 2003, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/152> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.152>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

© Tous droits réservés

Frédérique Langue, *Hugo Chávez et le Venezuela. Une action politique au pays de Bolívar*. Prologue d'Élisabeth Burgos. Paris, L'Harmattan, 2002, 239 p.

Carmen Bernand

La démocratie est une plante qui s'acclimate mal, non seulement en Irak comme le montrent les événements récents, mais aussi au Venezuela, où la tradition autoritaire remonte à l'époque coloniale. Ce pays, l'un des plus gros exportateurs mondiaux de pétrole, connu pourtant, entre 1958 et 1989, une période exceptionnelle placée sous le signe du pacte « Punto Fijo » qui scellait, contre la menace des guérillas d'inspiration cubaine, une alliance politique entre les trois partis démocratiques en présence. Le 7 février 1989, une violente explosion sociale marqua la fin du mirage pétrolier. Fortement ébranlé par la baisse des revenus liés à cette ressource, le « Venezuela saoudien » se trouva confronté à une hausse des prix sans précédent et à l'augmentation du nombre de pauvres (cf. l'article de Denis Merklen dans ce numéro). Des gens d'origine rurale, entassés dans des bidonvilles collés à la montagne, descendirent dans les rues de Caracas pour piller les grands magasins. Les années qui suivirent furent agitées, marquées par des menaces de coups d'État militaires, une ambiance de corruption et une perte de crédibilité des partis démocratiques. Cette situation chaotique amena dans l'arène politique Hugo Chávez, militaire et ancien putschiste, qui remporta en 1999 une victoire électorale incontestable, plébiscitée en 2000. Le livre de Frédérique Langue, qui comporte une préface éclairante d'Élisabeth Burgo, analyse trois années d'exercice du pouvoir par un personnage controversé, mal connu des Français, dont la portée de l'action dépasse les frontières nationales. L'enjeu que représente le pétrole dans l'économie mondiale propulse Hugo Chávez sur la scène internationale. L'analyse détaillée de ce parcours singulier est un des mérites de ce livre. En outre, Frédérique Langue, historienne de l'époque coloniale du Mexique

et du Venezuela, inaugure une méthode fondée sur l'événement et l'immédiateté, en utilisant les références disponibles dans la presse et surtout sur Internet. L'auteur contextualise les données et réussit à poser un regard à bonne distance du discours idéologique et de la réflexion purement scientifique. Face à une histoire en train de se faire, la surabondance des sources et la rapidité de diffusion posent des problèmes méthodologiques inédits. Résumer cet ouvrage si riche en événements sans tomber dans la glose est un exercice impossible. C'est pourquoi je me contenterai de présenter quelques aspects de ce texte qui me semblent significatifs pour comprendre l'impact politique de Hugo Chávez. Tout d'abord le lecteur est frappé par les discours et les actions d'un homme inspiré par une forme autoritaire de messianisme. Chávez n'est certes pas le seul chef d'État latino-américain à jouer magistralement de la démagogie populiste. Son originalité tient aux formes nouvelles de communication qu'il utilise avec les couches populaires. L'« enchanteur des masses » est physiquement présent, en treillis militaire, sur les lieux même des catastrophes naturelles, mettant la main à la pâte, à la différence de la plupart des personnalités politiques de l'Union européenne confrontées aux marées noires ou aux inondations. Le Commandant aime également chanter à la télévision et danser la salsa, combinant ces talents avec le militantisme lorsque, par exemple, il profite de son émission dominicale « Aló Presidente » pour lancer un appel en faveur de la constitution de cercles bolivariens dans chaque quartier, suivant en cela le modèle cubain. À Fidel Castro il a emprunté ses discours-fleuve non dénués d'humour, mais, contrairement au *lider máximo*, Chávez est un *zambo* -- c'est-à-dire un sang-mêlé d'Indien, de Noir et de Blanc, incarnant ainsi à lui tout seul la population métisse du Venezuela.

Frédérique Langue, en bonne historienne, sait bien quelle fut la méfiance de Simón Bolívar à l'égard du déferlement des masses de couleur encouragé par les luttes indépendantistes du XIX^e siècle. Le *Libertador* s'était appuyé sur elles dans ses campagnes militaires contre les Espagnols mais redoutait l'établissement d'une *pardocracia*, c'est-à-dire d'un gouvernement exercé par les mulâtres appelés *pardos* à l'époque coloniale. Toutefois le culte de Bolívar est trop puissant pour que Chávez ne le reprenne à son compte. L'un des passages les plus intéressants traite justement de son projet de constituer enfin la nation latino-américaine que Bolívar appelait de ses vœux : unité continentale devant opposer une résistance efficace aux États-Unis, grâce au pétrole du Venezuela. À la fin de l'année 2000, lors de la clôture du deuxième sommet de l'OPEP, le chancelier José Vicente Rangel a précisé que cette organisation devait influencer le marché mondial (dans quel sens ?) et a terminé son allocution par une citation du Coran.

Les emblèmes et l'imaginaire du chavisme sont répertoriés et analysés au fil des pages. Deux jours après la grève générale de décembre 2000 à Caracas, qui, accompagnée d'un concert de casseroles et d'avertisseurs, dénonçait la politique autoritaire du Commandant, le Président organisa le transfert vers la capitale, symbolique à tous points de vue, des restes supposés d'un chef indien qui s'était révolté contre les Espagnols au XVI^e siècle. Les tribus indiennes du Venezuela étaient présentes pour rendre à leur ancêtre un hommage national.

Chávez, homme providentiel, rejoint un certain nombre de dirigeants latino-américains connus pour leur hostilité à l'encontre des partis politiques -- Fugimori (Pérou), Bucaram (Équateur) et Collor de Mello (Brésil) --, dont l'impact sur les masses repose sur des qualités charismatiques, la manipulation des émotions et le vibrato d'un discours imagé et populiste. Chávez se réclame, bien entendu, de Bolívar, mais aussi

d'Ezequiel Zamora, un petit commerçant qui joua un rôle de premier plan lors du soulèvement populaire de 1846 en faveur de la distribution des terres et de l'abolition de l'esclavage, ce qui lui valut d'être condamné à mort et exécuté. D'autres héros peuplent son panthéon, comme Mao-Tsé-Toung, Fidel Castro et Jésus-Christ. À ces modèles d'identification s'ajoute la figure d'un aïeul en partie mythique, le *llanero* Maisanta, bandit d'honneur et dernier cavalier libre des plaines. Le Commandant se vante d'être un très bon joueur de base-ball, aptitude qui lui aurait permis d'intégrer les forces armées. Cette légitimité qui passe par le sport -- on se souvient du président argentin Carlos Menem en tenue de footballeur, ou des compétitions de base-ball auxquelles Fidel Castro s'adonne -- n'est d'ailleurs pas l'apanage des dirigeants latino-américains (voir dans ce numéro l'article de Sébastien Darbon).

Frédérique Langue ne donne pas dans l'hagiographie de Hugo Chávez et expose ses contradictions et ses faiblesses, en rappelant que « la culture politique telle qu'on l'entend en France n'a pas véritablement d'équivalent au Venezuela » (p. 88). Il est évident que faire remonter, comme Chávez le fait, la crise institutionnelle au « pacte fondateur » de la démocratie vénézuélienne après la chute du dictateur Pérez Jiménez en 1958 est pour le moins abusif. Que dire encore de l'influence qu'eut, sur ses conceptions boliviennes, le sociologue argentin de droite, Norberto Ceresole, expulsé en 1998 ? Quelle grille d'analyse doit-on utiliser pour interpréter sa bienveillance vis-à-vis des FARC (guérillas) de Colombie, mais aussi l'aide présumée qu'on lui reproche d'avoir fournie à Vladimiro Montesinos, conseiller en fuite du président déchu Fugimori, accusé de corruption à l'échelle de l'État ? D'autres faits troublants sont signalés, comme la révolution culturelle entreprise par le gouvernement pour combattre les élites intellectuelles et la « cubanisation » de l'enseignement et des systèmes de santé. Afin d'être comprise, chacune de ces mesures doit être replacée dans un contexte bien particulier. On sait gré à l'auteur de ne pas prendre position et de laisser parler les faits.

En appendice, Frédérique Langue analyse les relations entre les civils et les militaires dans l'histoire récente du Venezuela. Devant l'impossibilité de recourir à des définitions classiques pour expliquer le chavisme, de nouvelles notions sont nécessaires. Chávez, comme d'autres militaires socialisants du continent latino-américain, pratique ce que le politicien Ramón Velázquez appelle le « caudillisme » charismatique, version vernaculaire et caribéenne du bonapartisme, pouvoir au service non pas des masses mais du dirigeant lui-même. Frédérique Langue reprend et commente les principaux ouvrages traitant des rapports entre les forces armées, les partis politiques et la nation et du rôle prédominant de l'armée dans la gestion des affaires frontalières (la Colombie) et du consentement obligé du secteur militaire pour entreprendre tout changement important. Le livre, achevé à la fin de 2001, signalait l'importance accordée au rejet du terrorisme dans le contexte international déstabilisé par les attentats du 11 septembre. L'évolution de la situation appelle une suite. Ce sont là les contraintes obligées d'une histoire en marche qui ne peut percevoir les ruptures qu'après coup.